

Marylove

Quand on est descendus, avec maman, Mondésir et Janine, il y a encore eu des secousses. On marchait aussi vite qu'on pouvait, osant à peine regarder au-dessus de nos têtes tous ces murs penchés qui menaçaient à tout moment de s'écrouler sur nous. Partout les gens s'interpellaient :

- Ça a été chez vous ?
- On n'a plus de maison, mais grâce à Dieu on est vivants !
- Vous n'avez pas vu mon petit ? Je ne le trouve pas, vous ne l'avez pas vu ?

Embarrassés, les voisins essayaient de trouver une réponse encourageante.

Au carrefour d'en bas, entre la route et la ravine, la foule débordait. Présents dans le pays depuis longtemps, les soldats de l'ONU réquisitionnaient toutes les autos qui passaient, pour les blessés les plus graves en premier. Et comme Janine arrivait à se tenir sur ses jambes, d'autres plus atteints passaient à chaque fois avant elle. C'est là qu'on a vu les premiers morts, des adultes, des enfants aussi, que des gens avaient amenés jusqu'à la route, dans l'espoir de les faire arriver à temps à l'hôpital.

Plus ça allait, plus on pouvait voir la tête de Janine enfler. Elle semblait aller mieux pourtant. Alors, on a décidé de nous rendre à l'hôpital à pied. Maman a remercié Mondésir, lui disant qu'il valait mieux, maintenant, qu'il remonte chez lui. Mondésir ne s'est pas fait prier :

- Y en aura sûrement d'autres à sauver là-haut. Je vais retrouver Fénelon. Allez-y, perdez pas de temps !

C'était déjà un miracle que Janine ait pu marcher comme ça, soutenue par maman d'un côté, moi de l'autre. Plus on descendait, plus la ville se retrouvait plongée dans la pénombre.

Beaucoup appelaient « Jésus ! », soit pour un blessé ou un mort à peine découvert, soit pour appeler au secours ou demander pitié : « Papa Bon Dieu ! Nous laissez pas périr ! »

Certains se prenaient pour des prophètes : « Dieu nous l'avait dit ! » S'éclairant d'une torche ou d'une bougie, ils lisaient leur bible : « Dans l'Apocalypse : non, depuis qu'il y a des hommes sur la terre, jamais on n'avait vu tremblement de terre aussi violent ! » Et ils appelaient les gens à se convertir : « Dieu seul peut vous sauver ! Venez à Lui, pêcheurs ! Donnez-Lui votre vie ! »

D'autres chantaient

« *Pa kite mwen o bon Sovè* », « Ne nous quitte pas Ô Bon Sauveur ».

Arrivées à l'hôpital de « Médecins pour tous » à la Manne, tout était fermé. Devant la grand-porte, la rue était remplie de personnes plus que blessées, des morts, et beaucoup qui pouvaient mourir d'une minute à l'autre.

Il fallait pourtant qu'on fasse entrer ma petite sœur. Alors on a crié, mais personne n'est venu ouvrir. Ma mère soutenait Janine contre elle. Elles semblaient aussi épuisées l'une que l'autre. Alors je me suis mise à frapper avec mes poings sur le portail. Très fort. De l'autre côté, une voix d'homme a lancé :

- On ne peut plus recevoir personne !

J'ai crié plus fort que lui

- Si vous ne la laissez pas entrer, ma petite sœur, elle va mourir !

- Mais il y a plus une seule place ! a redit l'homme. Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse !

J'ai continué à faire tout le bruit que je pouvais. Finalement, il a entrouvert le portail pour vérifier que c'était bien pour une enfant, puis il a dit :

- Je vais voir s'il y a pas quand même une petite place pour elle.

Quand il est revenu, il a bien voulu que Janine entre, « mais avec elle, une seule personne, pas plus ! » Alors maman m'a dit de remonter voir papa pour qu'il sache que Janine était soignée ici. D'un coup, alors que tous les autres, derrière nous avec leurs

malades, se remettaient à crier : « Laissez nous entrer ! », je me suis retrouvée toute seule dehors, sans savoir où aller. Mon père était peut-être déjà chez nous, enfin « chez nous », c'est vrai qu'on n'avait plus de maison. Ou alors, il avait été pris par un éboulement... Comme les autres, il devait revenir du cimetière. Normalement, s'il était en train de marcher sur la route, c'est encore là qu'il pouvait être le plus en sécurité. C'est ce que j'ai essayé de me dire, sans pouvoir en être sûre, évidemment.

Mais j'étais vivante, et pour la deuxième fois en moins d'une heure, j'avais empêché que ma petite sœur soit perdue pour toujours... Rien n'était gagné, mais j'avais confiance que « Médecins pour tous » pourrait faire ce qu'il fallait pour elle. De toute façon, ça ne servait à rien que je reste près de ce portail parmi ces gens qui m'en voudraient d'avoir réussi à faire entrer Janine, alors qu'eux n'avaient pas encore pu être soignés. Sans trop savoir, je suis partie en direction du grand cimetière, espérant croiser mon père en chemin.

En marchant dans la nuit devenue noire, grouillante de monde, où tremblaient partout des flammes de bougie, j'en ai croisé beaucoup soutenant ou transportant des blessés pour les amener à l'hôpital. Un homme essayait d'arrêter les rares voitures qui passaient, demandant qu'on y emmène sa femme gravement atteinte. Je n'ai pas vu de traces de blessures sur elle, mais elle ne tenait plus sur ses jambes. On sentait que si elle n'arrivait pas très vite à l'hôpital, elle allait mourir. Des gens ont apporté des draps pour faire une espèce de brancard en tordant les coins et l'emmenant à pied.

Partout, j'en voyais qui cherchaient aussi leurs proches, questionnant tout le monde. Même frappés par le désespoir ou la souffrance, ils trouvaient la force de continuer. Moi, je gardais l'espoir que mon père n'avait rien. Je me répétais : à l'heure du tremblement, il devait se trouver sur la route. Mais, au niveau de Première Avenue, j'ai entendu quelqu'un dire : « Un bus s'est retourné et il y a des morts à l'intérieur ». Là j'ai pensé

à papa. Peut-être avait-il pris ce bus ou un autre pour rentrer plus vite du cimetière ?

Plus loin, j'ai vu ce transport, les roues en l'air. Dedans j'ai vu les corps. Dans le noir, impossible de distinguer les visages. Je refusais l'idée même qu'il soit là. J'ai continué.

Bientôt j'ai entendu des gens dire que même le Palais national était écrasé, et qu'à la direction générale des Impôts, des gens s'étaient retrouvés pris au piège pendant leur travail.

Je marchais, je marchais quand, dans la foule qui allait et venait dans tous les sens, j'ai reconnu Mickenson. J'étais contente de le voir vivant. Il m'a dit :

– Je suis monté là-haut. Ma tante m'a dit que t'allais bien. Alors je suis venu ici. Je crois que je vais aller voir au centre où je dors d'habitude. En espérant qu'il sera encore debout.

J'ai demandé :

– T'as pas vu mon père ?

– Ben si, il est là-haut. Mondésir lui a dit pour ta petite sœur. Elle va bien ?

– Elle est à « Médecins pour tous » avec ma mère. Ça devrait aller maintenant. J'espère...

Il a demandé si je voulais qu'il me raccompagne à cause de la nuit. J'ai répondu que c'était pas la peine :

– Avec tout ce monde dans les rues, j'ai pas peur.

En fait si, j'avais peur, mais pas de me faire attaquer. J'avais peur que dans une nouvelle secousse, la terre s'ouvre sous mes pieds. Mais ça, je ne lui ai pas dit. Et puis j'avais entendu que la mer allait envahir le bas de la ville. Je lui ai dit :

– Tu crois que c'est vrai ?

Là, il a levé une main comme s'il la jetait

– C'est des conneries, tout ça !

– Bon, ben, puisque tu me dis que mon père est là-haut, je vais remonter maintenant.

– Moi, je vais voir par là, y a peut-être des trucs à faire...

– Sois prudent, j'ai dit.

– T'inquiète.

Je venais de tourner les talons, il m'a rappelé :

– Marylove !

– Oui ?

– Je suis content que t'aïlles bien.

Il a dit ça, comme tout le reste avant, sans bégayer.

– Moi aussi. Je suis contente que t'aïlles bien.